

RIEGERS MEMOIRE AN NAPOLEON III.
AUS DEM JAHRE 1869

Von *Harald Bachmann*

Die tschechische bürgerliche Parteipolitik nach dem Ende des Neoabsolutismus (1859) suchte, geleitet von alttschechisch-föderalistischen Tendenzen, ihre Machtposition im Innern des österreichischen (zisleithanischen) Staates durch ein umfassendes Netz ausländischer Kontakte zu festigen. Eine ganze Reihe enger Beziehungen nach Rußland und Frankreich und sogar nach Preußen wurde durch die Emissäre der tschechischen Nationalbewegung hergestellt und zum System einer „vorstaatlichen“ tschechischen Außenpolitik ausgebaut. Im Bereich der außenpolitischen Kontakte stellten František Palacký und sein Schwiegersohn František Ladislav Rieger die bedeutendsten Initiatoren dieser ausgreifenden Politik dar, doch auch ihnen war in den diplomatischen Kreisen des Westens und Ostens erst nach Jahren Erfolg in den Vorzimmern der Macht beschieden¹. Über die Entwicklung der tschechisch-französischen Beziehungen orientiert das auf umfassenden Quellenstudien beruhende Werk Ernst Birkes².

Rieger als führender Staatsmann der Deklarantenpartei, die energisch gegen die zisleithanische Lösung des österreichischen Staats- und Reichsproblems durch die Staatsgrundgesetze des Jahres 1867 auftrat, war maßgebend an der „Wallfahrt nach Moskau“ beteiligt, zu der er sich an der Seite Palackýs im gleichen Jahr auf den Weg begeben hatte. Die Einheitlichkeit der panslawischen Politik wurde von den Protesten der Polen gegen die tschechischen Bestrebungen in Moskau durchkreuzt. In Frankreich erregte die Hinwendung zum zaristischen Rußland, die von den tschechischen Politikern eingeleitet wurde, überdies großes Mißtrauen³. Als Rieger 1869 ein geheim vorbereitetes Memoire, gerichtet an Napoleon III., durch Vermittlung französischer Bekannter vorlegte, begeg-

¹ Über František Palacký (1798—1876) vgl. in erster Linie Richard G. Plaschkas Abhandlung zur tschechischen Historiographie: Von Palacký bis Pekař. Geschichtswissenschaft und Nationalbewußtsein bei den Tschechen. Graz-Köln 1955, 119 S. (Wiener Archiv für Geschichte des Slawentums und Osteuropas 1). — Neuerdings Zacek, Josef Frederick: Palacký. The Historian as Scholar and Nationalist. The Hague-Paris 1970, 137 S.

Zu Rieger (1818—1903): Přehled československých dějin. Díl 2. Svazek 1 (1848—1900). [Überblick über die tschechoslowakische Geschichte. Teil 2. Bd. 1]. Prag 1960, 787 S., hier S. 392—393. Außerdem an anderen Stellen dieses Werkes zahlreiche Erwähnungen Riegers. Monographie von Traub, H.: F. L. Rieger. Prag 1921.

² Birke, Ernst: Frankreich und Ostmitteleuropa im 19. Jahrhundert. Köln-Graz 1960, 527 S., hier S. 315—330.

³ Prinz, Friedrich: Die böhmischen Länder von 1848—1914. In: Handbuch der Geschichte der böhmischen Länder. Bd. 3. Stuttgart 1968, S. 3—202, hier S. 138—140.

nete man ihm von offizieller Seite in Paris mit großer Reserve. Von Napoleon III. angehört zu werden, war gewiß ein Erfolg, doch unterzog der Quai d'Orsay die von Rieger vorgebrachten Probleme staatsrechtlich-nationaler Art einer gründlichen, sachkundigen Kritik, die mehr von der Frage nach dem politischen Nutzen der Riegerschen Intervention für die Bündnispläne Frankreichs bestimmt war als von eindeutig protschechischen Sympathien.

Die dem Memoire beigefügten Auszüge aus der österreichischen Statistik, betreffend die böhmischen Länder, haben bisher nur wenig Beachtung in der Historiographie gefunden, obwohl sie ganz deutlich zeigen, welchen Weg der Aufstieg der tschechischen Wirtschaftsbourgeoisie genommen hatte. Der Hinweis auf die gut organisierte Kapitalbildung durch die landwirtschaftlichen Sparkassen (záložny) eröffnet den Zugang zum Problem der Wirtschaftsfinanzierung des nationaltschechischen Aufstiegs, über den bereits eine umfassende Literatur vorliegt.

*Der Text des Memoires**

La nation bohême appela dans sa diète de 1526 au trône de l'état de Bohême Ferdinand I de Habsbourg par libre élection, et cette élection n'a eu lieu qu'à condition de la promesse que Ferdinand I dut faire par serment solennel prêté à la nation pour sa personne et pour tous ses successeurs de respecter et de défendre les droits et les privilèges au royaume (formulés alors en 21 articles) de même que son intégrité, son droit des gens et son autonomie.

Après la bataille de Prague (ou sur la Montagne blanche) en 1621 le roi Ferdinand II diminua arbitrairement le droit législatif de la diète, mais sans rien changer au droit public de la couronne en ce qui concerne l'individualité historique et politique des pays bohêmes.

Ces pays formaient alors un état à part qui n'avait rien de commun avec les autres états de la maison d'Autriche (la Hongrie et les pays allemands dits héréditaires) que la dynastie regnante. Ce rapport tout juridique et conven-

* Das Original des Memoires befindet sich im Archiv des Quai d'Orsay (AAE) Mémoires et Documents Autriche Bd. 67, fol. 347—374 unter dem Titel „Mémoire sur la question de Bohême 1869“. Die französische Fassung wurde nur einmal in der „Correspondance Slave“ (vom 8. 6. 1870) in Prag herausgegeben, doch ist diese kurzlebige Zeitschrift heute schwer greifbar (Vgl. Birke, Ernst: Frankreich und Ostmitteleuropa im 19. Jahrhundert. Köln-Graz 1960, 527 S., hier S. 329 Anm. 41).

Der hier wiedergegebene Text stammt aus dem Nachlaß des österreichischen Staatsmanns Ernst von Plener (1841—1923) und befindet sich als lithographiertes Exemplar in diesem Nachlaß (Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Karton 25).

Deutsche Auszüge aus dem Memoire erschienen, aus politischen und publizistischen Gründen, in der „Neuen Freien Presse“ (Wien) am 21. und 22. 5. 1870. Der deutsche Text dieser Auszüge weist gewisse sinnverändernde Abweichungen auf, die bereits Karel Kazbunda bemerkt und kritisiert hat (Vgl. Deux memoranda de Rieger. Le Monde Slave (1925) 102—141, hier S. 121 Anm. 1). Ein weiterer Auszug diente während des Ersten Weltkrieges zur Begründung der Anklage im Prozeß gegen Karel Kramář und andere tschechische Politiker. Auch auf diesen Abdruck, der mit der oben zitierten Publikation in der „Neuen Freien Presse“ identisch ist, hat Ernst Birke bereits hingewiesen.

tionnel indignant un droit réciproque entre la nation bohême et la dynastie régnante, a été renouvelé à l'avènement de la branche féminine de Habsbourg — Lorraine par la Pragmatique-Sanction et son acceptation dans la diète de Bohême le 16 octobre 1720.

Ce droit public de la couronne de Bohême a été de même renouvelé à chaque couronnement par le serment du roi et par le serment homagial des représentants légaux de tous les pays appartenant à la couronne de Bohême dans une assemblée générale des représentants de tous ces pays (la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace).

De même que tous les rois de Bohême (excepté Joseph II) aussi le dernier roi encore vivant, Ferdinand V, a reconnu ce droit public du royaume de Bohême à son couronnement en 1836.

Quoique le droit législatif de la représentation nationale ait été restreint arbitrairement par Ferdinand II, la *législation financière* de la diète de Bohême est restée intacte et a été reconnue en termes exprès par la „Verneuerte Landesordnung“ octroyée par ce même roi; et jusqu'en 1848 aucun impôt n'a jamais été perçu ni en Bohême ni en Moravie sans le consentement de la représentation légale de ces pays.

En général l'Autriche n'a jamais été un état unitaire; elle a été de tous les temps une *confédération d'états* ayant une dynastie commune, qui régnait partout d'après les traditions locales, c'est-à-dire presque dans chaque pays avec des lois différentes: dans quelques-uns d'une manière constitutionnelle à l'aide d'une représentation plus ou moins puissante ou avec des états, dans les autres sans diète d'une manière absolue. Les différents états de la maison d'Autriche n'avaient pas même de nom commun. Ce n'était qu'en 1804 que l'empereur allemand François II, voyant son empire allemand dissout de fait par la confédération rhénane, se déclara *empereur d'Autriche*, en proclamant cependant que par cela il n'y a rien de changé dans le droit public de ses „différents états“, et que nommément et le couronnement de ses successeurs comme rois de Hongrie et de Bohême doit être conservé dans sa valeur historique.

Il est vrai que cette déclaration solennelle n'a pas empêché l'empereur François de faire entrer la Bohême avec ses dépendances dans la confédération germanique, bien qu'il eût été aussi déclaré au congrès de Vienne et dans l'acte même de la confédération germanique que cette confédération était une *union de souverains*, dans laquelle ceux-ci ne devaient entrer qu'avec les pays qui jadis avaient fait partie de l'ancien empire germanique.

Comme il est prouvé par des documents incontestables que le royaume de Bohême n'a jamais fait partie de l'empire germanique, bien que son souverain, en reconnaissance des services rendus aux empereurs, jouissait du *droit électoral dans l'empire comme fief* — on ne devait pas incorporer la Bohême au „Bund“. Mais l'empereur François passa outre pour acquérir plus de votes dans la diète de Frankfort.

D'ailleurs le „Bund“ n'était qu'une fédération de souverains (pas de nations) basée sur le droit international; il n'était pas une institution du droit public

et constitutionnel de la Bohême, et par conséquent cette disposition arbitraire du prince n'a point porté préjudice à la souveraineté du royaume de Bohême, comme état indépendant de l'Allemagne. En outre cette union internationale du roi de Bohême avec les souverains de l'Allemagne a été entièrement abolie par le traité de Prague en 1866.

C'est donc à tort que les Allemands en général et ceux de l'Autriche en particulier persistent à prétendre que la Bohême et ses dépendances soient des pays allemands, et qu'ils veulent à toute force les faire entrer dans la Cisleithanie qu'on aime à désigner comme la moitié allemande de l'empire autrichien en attendant qu'ils réuniront plus tard tout cela au grand „Vaterland“.

Mais les pays de la couronne de Bohême ne sont pas des pays allemands ni par le droit historique ni par leurs populations qui sont de plus de deux tiers slaves.

Jusqu'à l'année 1848 l'Autriche n'était donc pas la simple union des états de la maison d'Autriche qui avait le titre d'empire depuis 1804 — mais entre ces différents états il n'y avait pas d'autre lieu que la pragmatique-sanction. Depuis 1848 on a fait différents efforts pour transformer cette union purement dynastique des états autrichiens en un seul état unitaire et centralisé.

Ces essais d'unification ont été faits d'abord sous le ministère Bach au moyen de l'absorption, et depuis Solférino par différentes voies de constitutionalisme; mais tout cela a mal réussi, car la vitalité et le sentiment de l'individualité sont trop forts dans les diverses nations historiques de l'Autriche pour se soumettre à une unification politique qui ne profiterait qu'à la germanisation de toutes ces nations. La domination absolue de l'élément germanique était le but avéré des unifications autrichiennes.

Les événements de la dernière guerre ont forcé la dynastie et le parti allemand de Vienne de contenter au moins les Hongrois qu'on savait résolu à recourir aux moyens les plus extrêmes; car on désespérait de briser la résistance des Hongrois unie à celle des Slaves.

On s'est donc mis d'accord avec les Magyars, la race dominante dans les pays de la couronne de Saint-Etienne, en espérant de pouvoir garder sous la direction immédiate de l'élément germanique tout le reste de l'empire, c'est-à-dire la couronne de Bohême, la Galicie avec la Boukovine, de même que les pays allemands appelés héréditaires de la maison d'Autriche*. Les *Bohèmes ou Tchèques* comprenant parfaitement les intentions du parti allemand refusent d'entrer au Reichsrath de la Cisleithanie, parce qu'ils ne veulent pas se soumettre à l'hégémonie de la race allemande et de ses meneurs politiques, dont le but final, avoué même à la tribune par Mr. Kaiserfeld, le président du Reichsrath, est: „de garder tous ces pays dans la Cisleithanie et de les fondre ensemble sous l'influence bienfaisante de la civilisation allemande, pour les réunir ensuite

* Ces derniers pays faisaient en effet partie de l'ancien empire germanique, nommément de son cercle Autriche et c'est pour cela qu'on les appelait aussi avec quelque raison les pays allemands, quoique dans ce groupe même, dont la population est de 5.763.370 habitants, il n'y a que 3.435.389 Allemands tandis que le reste est slave.

à la grande patrie allemande. Si cette satisfaction légitime devait être refusée aux Allemands, ils préféreraient de jeter tout de suite les semelles de plomb et de se donner à l'Allemagne unie."

Les *Polonais* et les *Slovènes* de l'Illyrie s'opposent de même à cette centralisation dans la Cisleithanie qui ne profitera qu'à la grandeur de l'Allemagne sous le sceptre de la Prusse; mais leur opposition est moins forte et moins résolue que celle des Bohêmes, parce qu'ils ne s'appuient pas sur un droit historique et qu'ils sont plus faibles que les Bohêmes en ce qui concerne le nombre et l'intelligence politique de leur population de campagne.

Les Bohêmes demandent donc qu'on respecte leur droit historique et leur autonomie, qu'ils ont conservée depuis mille ans (surtout quant à la législation financière), et qui leur a été reconnue par la Pragmatique-Sanction, par la déclaration de l'Autriche comme empire (1804) par les lettres patentes du 8 avril 1848, par le diplôme du 20 octobre 1860 et enfin par le manifeste du 20 septembre 1865, dans lequel l'empereur a donné la promesse formelle, répétée plus tard explicitement à la diète du royaume par les organes du gouvernement central, qu'on fera à la dite diète des propositions sur la forme de son union avec la constitution de l'empire, en lui concédant sous ce rapport les mêmes pouvoirs qu'on avait concédés à la diète de Hongrie.

Mais l'arrangement avec les Hongrois une fois fait, le parti allemand de Vienne a réussi d'arracher à l'empereur pour tout le reste de la monarchie la reconnaissance formelle et définitive de la constitution de février (1861) qui est une combinaison de lois faites au profit du parti allemand et de son hégémonie sur les autres nations de l'Autriche, et dont on a rendu toute réforme impossible en la mettant entre les mains d'une majorité artificielle allemande au Reichsrath qui ne vise qu'à assurer sa domination par ces moyens soidisant constitutionnels. Les Bohêmes n'ont pas la moindre envie de soumettre leur existence politique et nationale aux décisions de cette majorité ennemie; ils tiennent à garder leur droit historique, car ils ne veulent pas s'exposer au danger d'être peu-à-peu germanisés sous la direction du parti allemand pour être enfin livrés à l'empire allemand, ou de voir devenir leur roi le vassal du roi de Prusse. Accepter le Cisleithanisme, c'est pour les Bohêmes autant que sacrifier l'indépendance de leur couronne à l'Allemagne.

Il est à plaindre que la dynastie elle-même, quoique française d'origine (de la maison Lorraine-Vaudémont) se sent par suite de son éducation et par l'influence de son entourage trop allemande, pour voir clairement le danger qui la menace, si elle s'obstine à fortifier le parti germanisateur en méconnaissant la légitimité des aspirations de toutes les autres nations de son empire.

Heureusement l'opposition des Bohêmes est assez forte pour empêcher le parti allemand de mener les affaires de l'Autriche à son plein gré. L'opposition bohême n'est pas l'opposition d'un parti ou d'une seule classe de la population, mais l'opposition compacte et indivisée de toute la nation depuis la haute noblesse nationale de la Bohême, jusqu'à la classe ouvrière. Il faut remarquer ici que la population de la Bohême, même la population agricole et ouvrière

est assez instruite pour s'occuper sérieusement des questions politiques et nationales; elle comprend parfaitement ses intérêts nationaux de sorte que le gouvernement germanisateur n'a jamais encore réussi de faire élire un seul député de son parti dans les districts tchèques, tandis que les candidats proposés par les chefs du parti national ont toujours été élus à l'unanimité des voix.

Avec cette opposition basée sur son bon droit historique, avec une opposition si intelligente, si compacte et si résolue que cela de la Bohême, l'Autriche est incapable de faire un seul pas sérieux dans sa politique extérieure; avec cette opposition elle n'est pas à même de faire la guerre, surtout pas à la Prusse, comme l'a déclaré l'archiduc Albert lui-même dans un conseil de guerre.

Le mécontentement profond de la nation bohême pourrait lieu le cas échéant être exploité par la Prusse ou par la Russie, pour séparer la Bohême de l'Autriche qui la surcharge d'impôts, et pour lui assurer d'une manière quelconque son autonomie et son droit public que lui refusent les germanisateurs de Vienne. *Les Bohêmes* comprennent toutefois très bien qu'un tel don offert de qui que ce soit est une chose assez précaire, et ils se méfient surtout des Prussiens qu'ils considèrent comme leurs ennemis les plus redoutables, parce qu'ils sont les plus proches et que depuis Sadova ils sont devenus les maîtres et les chefs de la nation allemande, cette race agressive, contre les attaques de laquelle la nation bohême a de tous les temps dû défendre son indépendance nationale, de manière que l'histoire de la Bohême n'est qu'une lutte continuelle contre l'esprit envahisseur des Germains.

Il est vrai que cet esprit de conquête a été assez longtemps comprimé par la morcellement de l'Allemagne; il se bornait alors à faire des conquêtes pacifiques en colonisant les provinces baltiques de la Russie et en germanisant la Silésie et la Posnanie prussiennes, de même que les pays slaves et magyares de l'Autriche. Les vellétés de conquête et de domination étaient toujours masquées par la *mission de porter la civilisation vers l'Orient*, et la maison d'Autriche, qui jusqu'à nos jours n'a pas renoncé à l'espérance de reconquérir le couronne impériale de l'Allemagne s'est crue de tout temps obligée à favoriser et protéger les tendances germanisatrices dans son empire.

L'esprit de conquête, qui caractérise la race germanique, revivra sans doute quand la Prusse guerrière marchera à la tête de la grande Allemagne réunie. L'Allemagne prussienne avec sa civilisation avancée et avec son esprit d'initiative est certainement plus à craindre que l'Allemagne autrichienne rabougrie et arriérée. Elle a du reste montré en Posnanie de quel pas elle sait faire marcher la germanisation. Les Bohêmes se méfient donc souverainement de la Russe, et suivant la devise „timeo Danaos et dona ferentes“ ils ont accueilli d'une manière très froide et réservée les avances flatteuses que les Prussiens leur ont daigné faire pendant la dernière occupation du royaume, tandis que les Magyars ont considéré les Prussiens — presque comme des alliés, — et que les „Groß-Deutsche“ de Vienne se préparaient déjà à les recevoir comme frères à bras ouverts.

On peut donc être sûr que la nation bohême, une fois satisfaite dans sa de-

mande légitime d'autonomie, soutiendra l'Autriche de toutes ses forces contre toute agression de l'Allemagne prussienne, et qu'il n'y a aucune autre nation en Autriche qui combattra plus sincèrement tout agrandissement de la Prusse, tandis que les Allemands de l'Autriche voient dans les Allemands du nord des frères et considèrent par conséquent une guerre contre la Prusse comme fratricide. Les Prussiens ne sont en général pas très populaires en Autriche, à cause de leur vanterie, mais tous les Allemands de l'Autriche qui s'occupent sérieusement de politique ont beaucoup de sympathie pour eux, parce qu'ils les croient désormais appelés à effectuer enfin cette réunion de toute la grande Allemagne, si longtemps rêvée et si ardemment désirée.

Ce parti unioniste et progressiste allemand est maintenant en Autriche le parti dominant, le parti du Gouvernement et tant qu'il le sera, il fera tout son possible pour empêcher l'Autriche de se déclarer contre la Prusse, car il voit l'accomplissement de la prétendue mission allemande de l'Autriche même dans la préparation de la ruine de cet empire.

Les Polonais de l'Autriche craignent que la Russie alliée à la Prusse contre l'Autriche pourrait s'emparer de la Galicie, ce qui est probablement son dessin. Les Polonais ne désirent donc pas la guerre, mais une fois y engagés ils se battront bien parce qu'ils se battront contre les Russes.

Les Magyars sont toujours en bons rapports avec la Prusse; ils désirent se ménager l'amitié des Allemands qu'ils considèrent comme leurs alliés naturels contre les slaves qui les entourent de toutes côtés, qui font la majorité de la population même en Hongrie et vis-à-vis desquels les Magyars se trouvent dans une position analogue à celle que les Turcs tiennent vis-à-vis des peuples chrétiens de la péninsule orientale: position qui ne peut pas tenir à la longue. Le parti Kossuth voudrait à ce qu'il paraît s'arranger avec les Slaves de l'ouest sur la base d'une constitution fédérative de l'empire autrichien afin que les Slaves ne soient pas forcés à chercher la protection de la Russie, mais le ministère actuel du royaume de Hongrie préfère l'alliance avec le parti allemand de Vienne. Il y a même un parti parmi les Magyars qui abandonnerait de grand coeur tous les pays allemands et bohêmes de l'Autriche à la Prusse pour pouvoir devenir les maîtres absolus du reste de la monarchie, et pour pouvoir faire ensuite des conquêtes sur les Roumains et sur les Slaves du sud, ces peuples arriérés en civilisation et par conséquent plus faciles à dominer. Mais ce dont personne ne peut plus douter et ce qui du reste a été déclaré d'une manière on ne peut plus explicite à la diète de Pesth, c'est que le parti Déak-Andrassy ne voudra jamais et sous aucune condition consentir à une guerre contre la Prusse; car ayant obtenu par la faveur de la cour et par l'union avec le parti allemand de Vienne le pouvoir absolu sur les Slaves et sur les Roumains de la couronne de St. Etienne, ce parti veut jouir en paix des privilèges que le dualisme a procurés à la race magyare, et ne pas exposer ces avantages et son pouvoir aux chances incertaines d'une guerre qui pourrait donner plus d'importance aux Slaves et amener la nécessité de transiger avec eux.

Telles sont les opinions, telles sont les tendances politiques des deux partis,

ou plutôt des deux races qui dominent les deux moitiés, dans lesquelles l'Autriche est maintenant divisée. Audessus d'eux se trouve le ministère des affaires étrangères de l'empire, qui n'est chez lui ni en Cisleithanie ni en Transleithanie et qui n'a pour soutien aucun parlement et aucun parti. Il est facile d'en conclure, si dans cette situation ce ministère est libre de faire une politique vraiment autrichienne, s'il peut prendre un parti résolu contre l'agrandissement de la Prusse. Les Magyars qui ne veulent pas l'unité de l'empire autrichien, et les Allemands qui veulent l'unité de la grande patrie allemande ont jusqu'à présent la plus grande influence sur la dynastie et par conséquent sur la politique extérieure de l'Autriche. Les Slaves, qui eux seuls voudraient soutenir une politique vraiment autrichienne, ont été mis de côté, et le gouvernement allemand de Vienne les irrite par des persécutions inouïes dans les annales de la justice. Il est curieux à remarquer que ceux qui ont détruit l'unité de l'empire par le dualisme prétendent à voir dans les Slaves les seuls ennemis de l'empire autrichien. Les Polonais, les Croates, les Slovènes, les Slovaques et les Ruthènes sont privés de toute influence politique et l'on continue à Vienne à s'aliéner de jour en jour d'avantage les Tchèques, la plus nombreuse, la plus civilisée et en général la plus importante des nations Slaves de l'Autriche.

Cette nation qui sait très bien que tout agrandissement de la Prusse est un danger pour son indépendance et même pour son existence nationale, qui par conséquent serait toujours prête à soutenir l'Autriche de toutes ses forces dans une lutte contre l'agression de la Prusse, et qui pendant la dernière guerre a déjà prouvé sa loyauté envers la dynastie d'une manière si éclatante, est pourtant poursuivie avec acharnement par ceux-mêmes qui alors sympathisaient avec les Prussiens. Il n'y a pas le moindre doute que la politique de l'Autriche prendrait une allure tout autrement résolue et vraiment autrichienne, sur tout vis-à-vis de la Prusse, si la nation bohême avait sur cette politique l'influence, à laquelle elle peut prétendre à titre légitime sur la base de son droit public et historique, et qui lui appartient à mesure de son importance politique et militaire.

La nation bohême ou tchèque* qui habite la Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne en masse compacte de cinq millions d'âmes, s'unit au monde slave par les Polonais de la Galicie, ses plus proches parents parmi les peuples Slaves. Son territoire est contigu à celui des Slovaques du nord de la Hongrie (2 à 3 millions) qui parlent un dialecte de la langue bohême et qui ont donné à la littérature bohême des hommes célèbres comme l'historien Schafařík et le

* Le mot „Tchèques (d'après l'allemand „Tschechen“) n'est employé que depuis 1848. Auparavant on disait en allemand „Böhmen“. Le mot „Tschechen“ que n'est rien d'autre que la forme allemande du mot bohême „Cechové“ (les Bohêmes) a été imaginé pour faire croire au monde européen que les „Tchèques“ n'ont rien de commun avec le royaume de Bohême. C'est à peu près la même chose comme si l'on appelait en français les Allemands „Deutsches“ pour faire croire que l'Allemagne n'appartient pas à ces „Deutsches“.

poète Kollar, de sorte que proprement plus de 7 millions, c'est-à-dire presque un quart de la population entière de l'empire autrichien appartient à la nationalité bohême ou tchèque.

Les Bohêmes sont une race forte, énergique et tenace qui surpasse tous les autres Slaves par son esprit d'initiative, par son amour d'instruction, par sa persévérance au travail agricole et industriel, et par son esprit d'ordre. Ce sont ces Slaves qui ont fait à eux seuls l'illustre histoire de la Bohême, qui ont appelé chez eux les apôtres slaves, et qui ont ensuite porté le christianisme aux Polonais, aux Hongrois, aux Croates et aux Prussiens.

Les Slaves de la Bohême ont devancé les Allemands dans les arts et dans les sciences. Ils ont établi au XIV^{me} siècle l'université de Prague, la première dans l'Europe centrale après celles de Bologne et de Paris; à la même époque ils avaient déjà une riche littérature dans leur langue nationale. Ils ont ouvert l'ère moderne des réformes et de la révolution par Jean Huß et défendu la liberté de conscience contre le monde catholique réuni. Ils ont commencé pour la même liberté la guerre de 30 ans, à la suite de laquelle le pays a été couvert de ruines, la population slave réduite à un cinquième, les classes intelligentes, la noblesse et la bourgeoisie nationale, jetées dans les prisons, décapitées ou exilées, leurs biens confisqués, la littérature slave entièrement détruite comme hérétique, et enfin toute la civilisation nationale vouée à la perte.

Après de tels désastres, après une lutte acharnée contre l'envahissement de l'élément germanique, après le long régime d'un gouvernement toujours dur et méfiant, la nation bohême s'est relevée avec une verve de sentiment national, avec une activité intellectuelle et matérielle qui étonne même ses adversaires.

Le peuple bohême est aujourd'hui dans sa masse le peuple le plus instruit de toute l'Autriche. Il y a des livres bohême qui se rendent jusqu'à 25.000 exemplaires; une encyclopédie scientifique se rend à 5.000 exemplaires. Les communes rurales établissent des bibliothèques scolaires sans le concours du gouvernement, et les communes urbaines fondent à leurs frais des écoles industrielles et réales, des collèges et des écoles supérieures de jeunes filles.

Parmi les 100 fabriques de sucre de betterave que compte la Bohême une vingtaine est fondée sur actions par de simples paysans qui choisissent d'entre eux-mêmes le conseil d'administration; et ces fabriques comptent parmi les mieux administrées et donnent un produit excellent. Des fabriques d'huile de colza, des fabriques de malt, des moulins à vapeur etc. ont été de la même manière établies par les paysans de la Bohême et de la Moravie.

Dans les réunions des sociétés agricoles, dans les meetings et à la diète on entend assez souvent des paysans slaves prononcer des discours qui font preuve de leur instruction solide. Il y a tel journal d'économie rurale qui compte parmi ses collaborateurs 60 habitants des campagnes, dont 15 femmes. Il existe en Bohême un grand nombre de caisses de crédit agricoles ayant un capital de 40 millions de francs, dont plusieurs sont organisées comme des banques d'es-compte. En outre on a fondé dans les villes, dans les bourgades et même dans

les villages des sociétés de crédit mutuel avec des caisses d'escompte d'après le système de Schulze-Delitzsch qui se sont élevées dans peu d'années au nombre relativement considérable de 177 en Bohême et de 74 en Moravie, et dont la majeure partie se trouve dans les districts de nationalité slave. Il y a des caisses d'escompte dans les bourgades de 3 à 5.000 habitants, dont le mouvement annuel s'élève à un million de francs. D'après un document officiel le mouvement de 142 caisses d'escompte (záložny) des contrées slaves de la Bohême s'éleva dans l'année 1868 à la somme de 73.216.666 francs.

Le progrès dans la connaissance des affaires politiques et dans l'instruction nationale marche d'un pas égal avec celui dans l'économie sociale. Il n'y a peut-être pas de nation au monde où les lumières et les convictions politiques aient pénétré si avant toutes les classes de la population, même les plus basses, et où leur manifestation se fasse avec plus de concorde. Les élections partout unanimes des députés de l'opposition, les résolutions des conseils municipaux et des meetings de bourgeois, de paysans, d'ouvriers, de la jeunesse, se prononçant partout solennellement pour la déclaration des députés slaves du 22 août 1868, en sont la preuve irrécusable.

L'opinion politique de la nation bohême est donc sans doute importante, non seulement en égard à son nombre et à son intelligence, mais à cause de son caractère national et de sa position géographique les Bohêmes ont réussi à conserver leur langue et leur nationalité slave, comme aussi l'individualité historique de leur ancien état, tandis qu'une masse d'autres tribus slaves au nord et au sud d'eux a été entièrement germanisée. Car jadis tout le pays à l'est de l'Elbe a été slave; les Prussiens eux-mêmes qui se trouvent aujourd'hui à la tête de la race germanique sont des Slaves germanisés, et la germanisation fait encore dans ce moment des progrès rapides parmi la race insouciant polonaise de la Silésie et de la Posnanie prussienne.

Par suite de cette germanisation séculaire à laquelle la race bohême seule a pu résister, les pays de la couronne de Bohême forment une péninsule du monde slave qui s'avance dans la mer allemande dans la direction de la ligne de démarcation entre l'Allemagne du Nord et celle du Sud.

La nation bohême ne connaît par conséquent pas de danger plus sérieux que l'union de ces deux Allemagnes, parce que celles-ci en s'unissant sentiraient plus que jamais la nécessité de s'annexer la Bohême pour achever la contiguïté et l'arrondissement de la grande Allemagne. En tant que la Bohême restera indépendante elle séparera l'Allemagne du nord d'avec celle du Sud sur une ligne de considérable extension. Le coin ouest de la Bohême s'approche de la France de 60 milles géographiques plus près que le coin est de la Silésie prussienne, et de 100 milles plus près que la frontière est du territoire prussien aux environs de Tilsit. Le territoire bohême, au défilé de Taouss, est moins distant de la frontière française que Saarbruck de Paris. Une armée française pourrait donc être jetée en Bohême plus tôt qu'une armée prussienne, partant de Berlin, n'arriverait à Frankfort s/M.

La Bohême est en outre une position stratégique de la plus haute impor-

tance*. Si ce pays, dont l'Autriche tire la partie la plus intelligente de ses troupes, devait par voie d'incorporation à la Cisleithanie devenir la proie de la germanisation et ensuite, par les progrès irrésistible des choses, une dépendance de la grande Allemagne prussienne, celle-ci constituerait un danger réel et sérieux pour tous ses voisins.

Par suite de l'acquisition de la couronne de Bohême l'Allemagne prussienne entrerait en possession de toute l'Europe centrale entre la Baltique et l'Adria avec un territoire contigu de 17.000 milles géographiques carrées et une population de 60.000.000 Allemands et Slaves asservis à sa domination.

Alors qui pourrait en douter l'Allemagne reprendra son ancien esprit de conquête et toutes les prétentions exorbitantes de son ancien „imperium romanum nationis germanicae“; elle voudra faire des vassaux de tous ses voisins et son empereur redeviendra de nouveau „allezeit Mehrer des Reiches“. Nous avons déjà prouvé que nous sommes hautement intéressés d'empêcher la formation d'un tel état et nous imaginons que nous avons dans tout cela le même intérêt que la France et, que la Bohême, sans vouloir d'ailleurs exagérer son importance, est la clef d'une position que la Prusse convoite, mais que la France sans doute ne lui abandonnera pas si facilement. Il est vrai que la nation Bohême n'est pas une grande nation, mais une nation si énergique et tenace, une nation qui dispose de tous les moyens d'une civilisation et d'une production avancées, une nation qui est à même d'équiper une armée de 100 à 200 mille hommes par sa propre industrie dans le plus court délai, pourrait sans doute, selon les circonstances, faire une diversion assez importante, surtout si elle se voyait réduite à l'extrémité et forcée à combattre en désespérée pour son existence.

Ce qui relève encore l'importance politique des pays de la couronne de Bohême, c'est la richesse, la variété et la valeur de sa production industrielle et agricole. Grâce à sa civilisation avancée, à son intelligence, à son assiduité au travail et à sa frugalité, la population de ces pays paye un impôt qui est non seulement le plus élevé dans toute l'Autriche, mais qui atteint aussi celui des pays les plus riches de l'Europe. La population relative de ces pays égale celle de la Belgique. Les autres pays de l'Autriche restent sous tous les rapports bien en arrière, les pays allemands avec toute leur „civilisation allemande“ si préconisée pas moins que les pays hongrois, polonais et croates. Il n'y a que la Basse Autriche qui fait exception; mais là ce sont les richesses et la production de la capitale engraisée par la sève de tout l'empire qui relèvent les chiffres. Nous alléguons quelques données de la statistique officielle, pour faire voir

* Les pays de la couronne de Bohême occupent une position élevée au centre de l'Europe, de laquelle découlent les eaux le l'Elbe vers la mer du nord, celles de l'Oder vers la Baltique, et enfin celles de la Morava par le Danube vers la mer noire. Ils dominent les plaines de l'Allemagne du nord et la vallée du Danube. La Bohême, entourée de montagnes escarpées et boisées, forme une forteresse naturelle qui a été de tous les temps vaillamment défendue par ceux qui occupaient ses accès. Il a fallu le fameux „plan secret“ de Benedek pour abandonner ces défilés sans coup férir aux Prussiens.

l'importance que la couronne de St. Wenceslas (la Bohême, la Moravie et la Silésie) a pour l'empire d'Autriche, en comparaison avec les pays de la couronne de St. Etienne (la Hongrie, la Transylvanie, La Croatie, la Slavonie et les frontières militaires).

Population

Tout l'empire	Couronne de Bohême	Couronne de Hongrie
35.000.000	7.655.999	15.002.954

Territoire

(en milles autrichiennes)*

10.817. ⁹⁶		la Hongrie	3.727. ⁶⁹	
	la Bohême	902. ⁸⁵	la Transylvanie	954. ³³
	la Moravie	386. ²⁹	la Croatie + Slavonie	335. ⁰⁰
	la Silésie	89. ⁴⁵	la frontière milit.	583. ⁰⁰
	Total:	1.378. ⁵⁹	Total:	5.600. ⁰⁰

Sol cultivé

56.350.000 hectares	7.683.955 hect.	22.689.413 hect.
Sa valeur en ajoutant celle des maisons dans les villes	10.651.399.290 frcs.	10.108.114.322 frcs.

La couronne de Bohême

La Couronne de Hongrie

Production minérale

Valeur d'une année:	41.285.390 frcs.	31.706.504 frcs.
charbon de terre:	41.157.786 quintana par an	6.515.238 quintana par an
Légnite:	19.388.040 —	5.116.129 —
Fer:	1.895.430 —	2.041.650 —

Impôts

	directs:	77.270.064 frcs.	86.266.173 frcs.
	indirects:	127.562.896 frcs.	129.687.057 frcs.
p. tête	imp. directs:	10. ⁹⁹ frcs.	i. d. 5. ⁷⁵ frcs.
	imp. indirects:	15. ³⁴ frcs.	i. ind. 8. ⁶⁴ frcs.

La Bohême	paye en moyenne par mille <input type="checkbox"/> géographique	d'impôt foncier	32.294 frcs.
La Moravie			31.233 frcs.
La Basse Autriche avec la capitale			23.938 frcs.
Les pays hongrois			10.364 frcs.

* Österr. Quadratmeilen.

La Galicie	6.605 frcs.
La Boukovine	2.833 frcs.

(La Saxe 20.008 frcs., le Wurtemberg 12.195 frcs.
la Bavière 7.088 frcs.)

La Bohême avec ses 944 milles □ et 5 millions d'habitants paye maintenant 33 millions de francs d'impôt foncier, tandis que la Prusse payait avant la guerre pas tout à fait 37 millions avec 5.058 milles □ et 19 millions d'habitants. La statistique officielle, peu favorable aux Slaves, donne les nombres suivants à l'égard des différentes nationalités dans une armée autrichienne de 571.145 hommes.

150.200 Allemands
116.000 Bohêmes, Moraviens, Slovaques
70.500 Magyars
57.000 Croates, Serbes, Dalmates
54.000 Ruthènes
47.500 Roumains
42.500 Polonais
20.000 Slovènes
9.850 Juifs
2.950 Zingars
845 Arméniens

Total 571.145 hommes.

Il y a donc dans une telle armée autrichienne

289.500 Slaves
150.200 Allemands
70.500 Magyars

Les pays non hongrois (Cisleithanie) donnent à l'armée

Allemands	119.000 hommes
Slaves	204.000 hommes

Ce qui relève encore l'importance de la nationalité bohême pour l'armée autrichienne, c'est que l'on choisit de préférence les Bohêmes comme le plus instruits pour les postes de sous-officiers et qu'on en compose pour la majeure partie les troupes du génie et les régimes d'artillerie.

Ces quelques chiffres que nous avons reproduits d'après la statistique officielle prouvent l'importance que la couronne de Bohême a pour l'Autriche qui cesserait d'être une des grandes puissances du moment même où la Bohême en serait séparée.

En comparant la Bohême à la Hongrie on voit que celle-ci a un territoire plus grand et moins peuplé, et que la Bohême lui est infiniment supérieure par

sa production industrielle, agricole et minérale, et qu'elle l'égalé à peu près par le revenu.

Les droits que la maison Impériale a sur la Bohême sont basés sur les mêmes titres (la libre élection et la convention bilatérale) que ceux qu'elle a sur la Hongrie.

Il n'y a donc aucun motif sérieux pour refuser à la Bohême ce qu'on a si largement accordé à la Hongrie, c'est-à-dire la reconnaissance de son droit historique et son autonomie. Si donc le gouvernement actuel de l'Autriche s'obstine à rejeter les demandes légitimes de la Bohême, c'est que ce gouvernement soi-disant autrichien ne poursuit pas une politique vraiment autrichienne, mais une politique exclusivement nationale allemande qui veut à tout prix livrer la nation bohême à la germanisation. De cette manière le gouvernement actuel de l'Autriche ne travaille pas pour l'empereur d'Autriche ni pour les peuples autrichiens, mais décidément (soit à propos délibéré ou sans savoir ce qu'il fait) pour le roi de Prusse. La dynastie elle-même fait malheureusement dans tout cela fausse route ce qui peut amener sa perte.

Le système du dualisme autrichien, qui sacrifie les Slaves aux Allemands et aux Magyars, irrite les Slaves contre la dynastie, et une guerre pourrait bien faire éclater ces ressentiments nationaux et amener la dissolution de l'empire, dont les héritiers naturels seraient la Prusse allemande et la Russie Slave.

Si la France veut maintenir l'empire autrichien comme grande puissance européenne elle ne peut donc pas se lier avec les dualistes allemands, magyars qui amèneront nécessairement sa dissolution, et, si elle ne désire pas l'agrandissement de la Prusse, elle ne peut pas non plus désirer la domination exclusive du parti allemand en Bohême.

Il faut remarquer ici, que la Bohême, une fois germanisée, deviendrait certainement la proie de l'Allemagne prussienne, mais que la Bohême, slave, ne deviendra jamais la proie de la Russie, parce qu'elle est trop jalouse de son individualité historique et de son indépendance nationale.

Le pangermanisme politique est à craindre, mais le panslavisme politique ne l'est pas, et, s'il l'était, il ne le serait pas pour la France.

La France pourrait donc accorder ses sympathies aux aspirations des Slaves de l'Autriche qui jusqu'à ce jour n'ont pas encore abandonné l'idée de sauvegarder leur individualité historique et nationale dans une Autriche fédérative qui donnerait à tous ses peuples, aux Slaves aussi bien qu'aux Allemands et aux Magyars l'autonomie nationale et la vraie liberté politique qui exclue toute suprématie nationale, et dont la mission généreuse et hautement avouée serait de réunir toutes les petites nations qui existent entre le colosse russe et le colosse allemand par le lien de la concorde, de la liberté et pour la défense mutuelle contre ces voisins dangereux.

Tel est le programme politique des fédéralistes bohêmes. Il est juste envers toutes les nations de l'Autriche; il l'est envers les Allemands, auxquels il offre une parfaite égalité de droits nationaux et l'autonomie dans le groupe des pays allemands du ci-devant cercle autrichien de l'empire germanique; il l'est envers

les Magyars car il n'attaque en rien le droit historique de leur couronne et l'intégrité de son territoire.

Ce programme exclue l'ingérence menaçante de la Prusse et de la Russie dans les affaires de l'Autriche et garantit l'existence de l'empire autrichien comme état intermédiaire entre la Russie et la Prusse, si nécessaire au maintien de l'équilibre européen. Il est donc éminemment politique et raisonnable, car il sert les intérêts de la justice, de la liberté, de l'humanité et du progrès. Il est éminemment autrichien et il s'accorde avec les intérêts de la France. Celle-ci doit donc désirer que ce programme fédéraliste soit adopté par la maison d'Autriche, et elle est intéressée à ce que les Slaves d'Autriche acquièrent plus d'influence sur le gouvernement autrichien. La France est spécialement intéressée à ce que le parti national allemand ne devienne pas le parti dominant dans les pays de la couronne de Bohême.

Übersetzung des Memoire

(Mit Auslassung einiger unwichtiger Stellen sowie des Zahlenmaterials)

Die böhmische Nation rief 1526 Ferdinand I. durch ihren Landtag auf Grund freier Wahl auf den Thron unter der Bedingung eines feierlichen Eides, geleistet der Nation für sich und seine Nachfolger, in dem er versprach, die Rechte und Vorrechte des Königtums (in 21 Artikeln) sowie ihre Unantastbarkeit und Autonomie zu wahren.

Nach der Schlacht am Weißen Berg (1620) verringerte Ferdinand II. eigenmächtig das Gesetzgebungsrecht des böhmischen Landtags ohne weitere Einschränkungen der anderen Landesprivilegien. Die historische und politische Individualität der Länder der böhmischen Krone sollte daher erhalten bleiben.

Dieser rein juristische und konventionelle Konnex, der keine gegenseitigen Rechtsbeziehungen zwischen der böhmischen Nation und der herrschenden Dynastie kannte, wurde durch die Pragmatische Sanktion (durch die Existenz der weiblichen Erbfolge) und deren Annahme durch den böhmischen Landtag am 16. 10. 1720 erneuert. Alle Könige (mit Ausnahme Josephs II.) haben die Rechte des Königreiches Böhmen anerkannt, selbst Ferdinand V. (als österreichischer Kaiser Ferdinand I.) hat dies bei seiner Krönung 1836 in Prag getan.

Obwohl das Gesetzgebungsrecht des böhmischen Landtags willkürlich durch Ferdinand II. eingeschränkt worden ist, so blieb doch die Gesetzgebungsbefugnis des böhmischen Landtags in finanzieller Hinsicht auch nach der Verneuertten Landesordnung erhalten. (Es wurde keine Steuer in Böhmen und Mähren ohne Zustimmung der gesetzlichen Landesvertretung eingehoben.)

Im großen und ganzen war Österreich nie ein Einheitsstaat, es war zu allen Zeiten ein Staatenbund mit gemeinsamer Dynastie, die Regierungsform im Innern schwankte zwischen konstitutioneller Verfassung in einem Teil der Länder (mit Unterstützung der Landtage als Landesrepräsentation) und einer absoluten Herrschergewalt der Krone. Die verschiedenen Länder hatten nicht ein-

mal einen gemeinsamen Namen. Erst 1804, als der deutsche Kaiser sein Reich durch den Rheinbund praktisch aufgelöst hatte, ernannte er sich zum Kaiser von Österreich, erklärte jedoch, daß sich an den Rechten der Länder nichts ändern würde und namentlich die Thronfolge als Könige von Böhmen und Ungarn in vollem Maße erhalten werden solle.

Es ist wahr, daß diese feierliche Erklärung Franz II. nicht gehindert hat, Böhmen mit seinen Nachbarländern in den Deutschen Bund aufzunehmen, obwohl auch auf dem Wiener Kongreß und in der Bundesakte selbst erklärt worden war, daß dieser Bund eine Vereinigung von Fürsten sei, in den jene nur mit den Ländern eintreten sollten, die einst zum alten deutschen Reich gehörten.

Da durch unzweifelhafte Dokumente belegt ist, daß das Königreich Böhmen niemals zum Deutschen Reich gehört hat, obwohl sein Herrscher als Dank für die dem Kaiser geleisteten Dienste das Wahlrecht im Reich als Lehen genoß — durfte man Böhmen nicht dem Bunde einverleiben. Aber Kaiser Franz setzte sich über die rechtlich fundierten Tatsachen hinweg, um für den Bundesrat in Frankfurt mehr Stimmen zur Verfügung zu haben.

Überdies war der „Bund“ nur ein Fürstenbund (kein Bund der Nationen), auf internationalem Recht beruhend, er war keine Einrichtung des öffentlichen Rechts wie des Verfassungsrechts Böhmens, und folglich hat diese willkürliche Verfügung der Fürsten die böhmische Souveränität als Staat, der von Deutschland unabhängig war, in keiner Weise beeinträchtigt.

Obendrein war diese Vereinigung des böhmischen Königs mit den deutschen Fürsten nach internationalem Recht durch den Prager Frieden 1866 aufgehoben worden.

Es ist daher Unrecht, daß die Deutschen und die Deutschen Österreichs darauf bestehen, daß Böhmen und seine Nachbarländer deutsche Länder sein sollen, und zu Unrecht wollen sie mit aller Gewalt Zisleithanien einverleiben, das man als die deutsche Hälfte des österreichischen Kaiserreiches zu bezeichnen beliebt, und man wartet darauf, daß dies alles später mit dem großen Vaterland vereinigt wird.

Aber die Länder der böhmischen Krone sind keine deutschen Länder, auch nicht ihre Bevölkerungen, die zu zwei Dritteln aus Slawen bestehen.

Bis 1848 war Österreich also nichts als eine einfache Staatenunion, die seit 1804 den Titel Reich trug, unter ihren verschiedenen Staaten gab es kein anderes Bindeglied als die Pragmatische Sanktion. Seit 1848 hat man verschiedene Anstrengungen unternommen, um jene rein dynastische Verbindung der Staaten in einen einheitlichen und zentralistischen Staat überzuführen. Jene Versuche der Vereinheitlichung sind zunächst unter dem Ministerium Bach durch Auslöschung der Staatlichkeit Böhmens und nach Solferino auf verschiedenen Wegen des Konstitutionalismus versucht worden. Aber dies alles ist schlecht gelungen, denn die Vitalität und das Gefühl der Individualität sind zu stark in den historischen Nationen Österreichs verankert, um sich einer politischen Einigung zu unterwerfen, die nur die Germanisierung dieser Völker zur

Folge hätte. Die absolute Herrschaft des deutschen Elements war das erklärte Ziel der österreichischen Einigungsbestrebungen.

Die Ereignisse des letzten Krieges haben die Dynastie und die deutsche Partei (Verfassungspartei) Wiens gezwungen, wenigstens die Ungarn zufriedenzustellen, von denen man wußte, daß sie entschlossen seien, zu den schärfsten Mitteln zu greifen, denn man fürchtete, den vereinten Widerstand der Ungarn und der Slawen nicht brechen zu können.

Man hat sich also mit den Madjaren geeinigt, der vorherrschenden Rasse in den Ländern der Stephanskrone, indem man hoffte, den Rest des Reiches unter der Herrschaft des deutschen Elements zu erhalten, das heißt Böhmen, Galizien und die Bukowina ebenso wie die deutschen Erbländer des Hauses Österreich. Jene letzteren waren in der Tat ein Teil des alten deutschen Reiches, und deshalb hat man sie mit gewissem Recht deutsche Länder genannt, obwohl in dieser Gruppe, deren Bevölkerung 5 763 370 Einwohner umfaßt, nur 3 435 389 Deutsche sind, während der Rest slawisch ist.

Die Böhmen oder Tschechen, die völlig die Intentionen der deutschen Verfassungspartei verstanden, weigerten sich, in den Reichsrat Zisleithaniens einzutreten, weil sie sich nicht der Oberhoheit der deutschen Rasse und ihrer politischen Führer beugen wollten, deren Endziel, was sogar vom Präsidenten des Reichsrates, Herrn Kaiserfeld, zugegeben wurde, war, „die deutschen Lande Zisleithaniens zu erhalten und sie unter dem Einfluß der deutschen Zivilisation zusammenschmelzen, um sie mit dem großen deutschen Vaterlande zu vereinigen“. Sollte man den Deutschen jene legitime Genugtuung verweigern, so würden sie es vorziehen, sich sofort einem geeinigten Deutschland anzuschließen.

Die Polen und die Slowenen Illyriens wehren sich ebenfalls gegen diese Zentralisation in Zisleithanien, die nur dazu dienen wird, die Größe Deutschlands unter dem Zepter Preußens wiederherzustellen, aber ihre Opposition ist weniger stark und entschlossen, da sie sich nicht auf ein historisches Recht stützen und da sie schwächer sind als die Böhmen, was ihre Zahl und die politische Intelligenz ihrer Landbevölkerung betrifft.

Die Böhmen fordern also, daß man ihre historischen Rechte und ihre Autonomie anerkennt, die sie seit 1000 Jahren bewahrt haben (vor allem, was die Finanzgesetzgebung angeht) und die ihnen durch die Pragmatische Sanktion zuerkannt worden war, durch die Erklärung Österreichs zum Kaiserreich, vor allem durch das Manifest vom 20. September 1865, in dem der Kaiser das ausdrückliche Versprechen gegeben hat, das später im böhmischen Landtag durch die Organe der Zentralregierung wiederholt wurde, daß man dem böhmischen Landtag Vorschläge über die Union mit dem Reiche machen werde und ihm auch die gleichen Machtbefugnisse zugestehen wolle, die man dem ungarischen Reichstag eingeräumt hatte.

Aber nachdem man sich mit den Ungarn verständigt hatte, hat es die Verfassungspartei Wiens vermocht, dem Kaiser für den Restteil der Monarchie die förmliche und endgültige Anerkennung des Februarpatents (1861) zu ent-

reißen, die eine Verbindung von Gesetzen zum Vorteil der Verfassungspartei für ihre Vorherrschaft über die anderen Nationen Österreichs darstellt. Für diese Verfassung erwies sich jede Reform als unmöglich, indem sie diese in die Hände einer künstlichen deutschen Mehrheit im Reichstag gelegt hat, die nach nichts anderem strebt, als die Herrschaft durch ihre sog. konstitutionellen Rechte zu untermauern.

Die Böhmen haben nicht die geringste Lust, ihre politische und nationale Existenz jener feindlichen Mehrheit zu unterwerfen, sie streben danach, ihr historisches Recht zu behalten, und sie wollen sich nicht der Gefahr aussetzen, nach und nach germanisiert zu werden, um schließlich unter der Führung der Verfassungspartei dem Deutschen Reich ausgeliefert zu werden oder zu sehen, wie der König ein Vasall des Königs von Preußen wird.

Den „Zisleithanismus“ anzuerkennen bedeutet für die Böhmen ebensoviel wie die Unabhängigkeit ihrer Krone Deutschland zu opfern. Es ist beklagenswert, daß die Dynastie selbst, wenn auch französischen Ursprungs (aus dem Hause Lorraine-Vaudemont), sich infolge ihrer Erziehung und des Einflusses ihrer Umgebung als zu deutsch fühlt, um deutlich die Gefahr zu erkennen, die ihr droht, wenn sie hartnäckig weiterhin die germanisierende Partei unterstützt und die Legitimität der Bestrebungen aller ihrer Nationen verkennt.

Zum Glück ist die Opposition der Böhmen stark genug, um die Verfassungspartei daran zu hindern, die österreichischen Geschäfte nach eigenem Willen zu führen. Die böhmische Opposition ist nicht die Opposition einer Partei oder einer einzigen Bevölkerungsschicht, sondern die geschlossene und unteilbare Opposition der ganzen Nation vom Hochadel bis zur Arbeiterklasse. Man muß hierbei bemerken, daß die Bevölkerung Böhmens, selbst die ländliche und die Arbeiterbevölkerung, ausreichend gebildet ist, um sich ernsthaft jener Fragen anzunehmen, seien sie politisch oder national. Sie versteht vollständig ihre nationalen Interessen, so daß die germanisierende Regierung noch nie einen einzigen Abgeordneten ihrer Partei in den tschechischen Bezirken bei der Wahl hat durchbringen können, während die von den Führern der nationalen Partei vorgeschlagenen Kandidaten immer mit Einstimmigkeit gewählt worden sind.

Mit dieser Opposition, die auf ihrem guten historischen Recht fußt, mit einer so festen und entschlossenen Opposition, wie jener Böhmens, ist Österreich unfähig, auch nur einen einzigen ernsthaften Schritt in der Außenpolitik zu unternehmen, mit jener Opposition kann sie keinen Krieg führen, vor allem nicht gegen Preußen, wie es der Erzherzog Albrecht selbst im Kriegsrat gesagt hat.

Die tiefe Unzufriedenheit der böhmischen Nation könnte gegebenenfalls von Preußen oder Rußland ausgenützt werden, um Böhmen von Österreich zu trennen, das es mit Steuern überhäuft. Einer jener beiden Staaten könnte Böhmen auf irgendeine Art und Weise seine Autonomie und sein Staatsrecht verschaffen, die ihm von den Wiener Germanisatoren verweigert werden.

Die Böhmen verstehen jedoch sehr wohl, daß ein solches Geschenk eine ziemlich unsichere Angelegenheit ist, und sie mißtrauen vor allem den Preu-

ßen, die sie als ihre fürchterlichsten Feinde ansehen, die nun Herren der deutschen Nation geworden sind, jener Rasse, gegen die die böhmische Nation ihre Unabhängigkeit verteidigen mußte, so daß die Geschichte Böhmens nur die eines ständigen Kampfes gegen den Eroberungsgeist der Germanen ist.

Es ist wahr, daß jener Eroberungsgeist ziemlich lange durch die Zersplitterung Deutschlands gebändigt war; er begnügte sich damals damit, friedliche Eroberungen zu machen, indem er die baltischen Provinzen, Schlesien und Posen germanisiert hat, ebenso wie die slawischen und ungarischen Gebiete Österreichs. Der Wille zur Eroberung und Beherrschung war schon immer verdeckt durch die Mission, die Zivilisation nach dem Osten zu tragen, und das österreichische Haus, das bis auf die heutigen Tage noch nicht auf die Hoffnung verzichtet hat, die deutsche Kaiserkrone zurückzuerobern, hat sich alle Zeit verpflichtet gefühlt, die germanisierenden Tendenzen in seinem Reich zu begünstigen und zu beschützen.

Der Eroberungswille, der die germanische Rasse kennzeichnet, wird ohne Zweifel wieder aufleben, wenn das kriegerische Preußen an der Spitze eines großen, wiedergeeinigten Deutschlands marschieren wird. Das preußische Deutschland mit seiner fortgeschrittenen Zivilisation und mit seinem Geist der Initiative ist sicher mehr zu fürchten als das österreichische, kümmerliche und rückständige Deutschland. Es hat sich übrigens in Posen gezeigt, mit welcher Geschwindigkeit es imstande ist, die Germanisierung voranzutreiben. Die Böhmen sind folglich sehr mißtrauisch Preußen gegenüber und gemäß der Devise „Timeo Danaos et dona ferentes“ haben sie auf sehr kühle und reservierte Weise die Angebote angenommen, die die Preußen ihnen während der letzten Besetzung des Königreiches gemacht haben, während die Ungarn die Preußen beinahe als Verbündete betrachtet haben — und sich die Großdeutschen von Wien darauf vorbereitet, sie wie Brüder mit offenen Armen zu empfangen.

Man darf aber sicher sein, daß die böhmische Nation, wenn sie einmal in ihren gerechtfertigten Autonomieforderungen befriedigt ist, Österreich nach allen Kräften gegen jeden Angriff des preußischen Deutschland unterstützen wird, und daß es keine andere Nation geben wird, die aufrichtiger jedes Wachstum Preußens bekämpfen wird, während die Deutschen Österreichs in den Deutschen des Nordens Brüder sehen und folglich einen Krieg gegen Preußen wie einen Brudermord ansehen. Die Preußen sind im allgemeinen nicht sehr populär in Österreich wegen ihrer Prahlerei, aber alle Deutschen Österreichs, die sich ernsthaft mit Politik beschäftigen, haben viel Sympathie für sie, da sie diese für berufen glauben, schließlich jene Union des ganzen Deutschlands herbeizuführen, von der sie so lange geträumt und die sie sich so sehnlichst gewünscht haben. Diese unionistische und fortschrittliche deutsche Partei ist im Augenblick in Österreich die dominierende, die Partei der Regierung, und solange sie das sein wird, wird sie ihr Möglichstes tun, um zu verhindern, daß Österreich sich gegen Preußen erklärt, denn sie sieht die Erfüllung der vorgegebenen deutschen, ja österreichischen Mission in der Vorbereitung des Untergangs jenes Reiches.

Die Polen Österreichs fürchten, daß ein mit Preußen gegen Österreich verbündetes Rußland sich Galiziens bemächtigen würde, was wahrscheinlich auch sein Ziel sein mag. Die Polen wünschen also nicht den Krieg, aber wenn sie einmal in ihn verstrickt sein sollten, werden sie gut kämpfen, da sie gegen die Russen kämpfen werden.

Die Madjaren haben schon immer gute Beziehungen zu Preußen unterhalten, sie wünschen auch, sich die Freundschaft der Deutschen zu erhalten, die sie als ihre natürlichen Verbündeten gegen die Slawen ansehen, die sie von allen Seiten umgeben, die die Mehrheit der Bevölkerung selbst in Ungarn darstellen, denen gegenüber die Madjaren sich in einer Position befinden, die die Türken gegenüber dem christlichen Volk der östlichen Halbinsel innehaben. Es ist eine Position, die nicht von Dauer sein kann. Die Partei Kossuths würde sich gern, wie es scheint, mit den Slawen des Westens auf der Basis einer förderativen Verfassung Österreichs arrangieren, damit die Slawen nicht gezwungen sind, den Schutz Rußlands zu suchen, aber das gegenwärtige Ministerium des Königreichs Ungarn zieht eine Allianz mit der Verfassungspartei Wiens vor. Es gibt sogar eine Partei innerhalb der Madjaren, die alle deutschen und böhmischen Länder Österreich und Preußen überließe, um absolute Herren der übrigen Teile der Monarchie zu werden und um schließlich Eroberungen bei den Rumänen und Slawen machen zu können, bei jenen kulturell zurückgebliebenen und folglich leicht zu beherrschenden Völkern. Aber woran niemand mehr zweifeln kann und was im übrigen auch von dem Reichstag in Pest auf das allerdeutlichste erklärt worden war, ist die Tatsache, daß die Partei Déak-Andrássy niemals und unter keinen Umständen einem Krieg gegen Preußen zustimmen würde, nachdem sie durch die Gunst des Hofes und durch die Union mit der Verfassungspartei die absolute Gewalt über die Slawen und Rumänen der Stephanskronen erhalten hat. So will jene Partei sich in Frieden der Privilegien erfreuen, die der Dualismus der madjarischen Rasse verschafft hat und jene Vorteile und seine Macht nicht den Unsicherheiten eines Krieges aussetzen, der den Slawen mehr Einfluß gäbe und die Notwendigkeit einer Transaktion mit ihnen herbeiführen würde.

Solcherart sind die Ansichten und politischen Tendenzen jener zwei Parteien oder vielmehr jener beiden Rassen, die die zwei Hälften beherrschen, in welche Österreich nunmehr geteilt ist. Über ihnen steht das Ministerium des Äußeren des Reiches, welches weder in Zisleithanien noch in Transleithanien zu Hause ist und das zu seiner Unterstützung kein Parlament und keine Partei zur Verfügung hat. Es ist leicht, daraus zu ersehen, dieses Ministerium kann, wenn es die Freiheit hat, eine wirklich österreichische Politik zu treiben, nur entschieden gegen die Vergrößerung Preußens Partei ergreifen. Die Ungarn, die nicht die Einheit des österreichischen Imperiums anstreben, und die Deutschen, die die Einheit des großen deutschen Vaterlandes wollen, haben bisher den größten Einfluß auf die Dynastie und daher auf die österreichische Außenpolitik ausgeübt. Die Slawen, die gern allein eine wirklich österreichische Politik unterstützen würden, sind aufs tote Geleise geschoben worden, und die deutsche

Regierung Wiens verärgert sie durch Verfolgungen, die in den Annalen der Justiz beispiellos sind. Es ist interessant zu bemerken, daß jene, welche die Einheit des Reiches durch den Dualismus zerstört haben, in den Slawen die einzigen Feinde des österreichischen Imperiums sehen. Die Polen, Kroaten, Slowenen, Slowaken und Ruthenen sind jedes politischen Einflusses beraubt, und man fährt in Wien fort, sich Tag für Tag die Tschechen mehr zu entfremden, die zahlenmäßig größte, zivilisierteste und wichtigste der slawischen Nationen Österreichs.

Diese Nation, die sehr wohl weiß, daß jede Vergrößerung Preußens eine Gefahr für ihre Unabhängigkeit darstellt und sogar für ihre nationale Existenz, die daher immer bereit sein würde, Österreich nach allen Kräften in einem Kampf gegen einen Angriff Preußens zu unterstützen, und die während des letzten Krieges ihre Loyalität gegenüber der Dynastie auf eklatante Art bewiesen hat, wird trotzdem von jenen selbst so sehr verfolgt, die damals mit den Preußen sympathisierten. Es gibt nicht den geringsten Zweifel, daß die Politik Österreichs eine ganz andere und wirklich österreichische Wendung gegenüber Preußen nähme, wenn die böhmische Nation auf jene Politik Einfluß hätte, auf die sie mit Recht auf Grund des öffentlichen und historischen Rechts Anspruch hat und die ihr in dem Maße ihrer politischen und militärischen Bedeutung zukommt.

Die böhmische oder tschechische Nation, die Böhmen und Mähren und Österreichisch-Schlesien in einheitlicher Masse von 5 Millionen Seelen bewohnt, vereint sich mit der slawischen Welt durch die Polen Galiziens, ihre nächsten Verwandten unter den slawischen Völkern. Ihr Staatsgebiet schließt sich an jenes der Slowaken im Norden Ungarns (2—3 Millionen) an, die einen Dialekt der böhmischen Sprache sprechen und die der böhmischen Literatur bedeutende Männer geschenkt haben wie den Historiker Šafařík und den Dichter Kollár, so daß tatsächlich mehr als 7 Millionen, d. h. fast $\frac{1}{4}$ der Gesamtbevölkerung des österreichischen Reiches, der böhmischen oder tschechischen Nationalität angehören.

Die Böhmen sind eine starke Rasse, energisch und zäh, die alle anderen Slawen durch ihre Initiative, durch ihre Vorliebe für Wissensübermittlung, durch ihre Ausdauer in der ländlichen und industriellen Arbeit und durch ihre Ordnungsliebe übertrifft. Es sind jene Slawen, die für sich die berühmte Geschichte Böhmens geschaffen haben, die die slawischen Apostel zu sich gerufen haben und die schließlich den Polen, Ungarn, Kroaten und Preußen das Christentum gebracht haben.

Die Slawen Böhmens haben die Deutschen in den Künsten und Wissenschaften übertroffen. Sie haben im 14. Jahrhundert die Prager Universität eingerichtet, die erste in Mitteleuropa nach Bologna und Paris; zur gleichen Zeit hatten sie schon eine reiche Literatur in ihrer Nationalsprache. Sie haben die neue Zeit der Reformen und der Revolution durch Ján Hus eröffnet, sie haben die Freiheit des Gewissens gegen die vereinte katholische Welt verteidigt. Sie haben um derselben Freiheit willen den Dreißigjährigen Krieg begonnen, an des-

sen Ende das Land mit Ruinen übersät war, die slawische Bevölkerung auf $\frac{1}{5}$ reduziert, die intelligenten Schichten, der Adel, die nationale Bourgeoisie ins Gefängnis geworfen, enthauptet, ins Ausland abgewandert, ihre Güter eingezogen, die slawische Literatur völlig als häretisch zerstört und schließlich die ganze nationale Zivilisation dem Untergang geweiht war.

Nach solchen Zerstörungen, nach einem solchen angestrengten Kampf gegen das Eindringen des germanischen Elements, nach der langen Herrschaft einer stets harten und mißtrauischen Regierung, hat sich die böhmische Nation mit der Kraft des Nationalgefühls, mit einer intellektuellen und materiellen Anstrengung erhoben, die sogar seine Gegner in Erstaunen versetzt.

Das böhmische Volk ist heute in der Mehrzahl das am besten gebildete Volk ganz Oesterreichs. Es gibt böhmische Bücher, die bis zur Anzahl von 25 000 Exemplaren vorhanden sind, eine wissenschaftliche Enzyklopädie umfaßt 5 000 Exemplare. Die ländlichen Gemeinden haben Schulbibliotheken ohne die Mitwirkung der Regierung eingerichtet, und die Städte gründen auf ihre Kosten industrielle Schulen und Realschulen, Mittelschulen und höhere Schulen für junge Mädchen.

Von den 100 Rübenzuckerfabriken, die Böhmen zählt, sind gut 20 durch die Tätigkeit einfacher Bauern gegründet worden, die aus ihrer Mitte einen Verwaltungsrat wählten. Jene Fabriken zählen zu den am besten verwalteten und liefern ausgezeichnete Produkte. Die Rübölfabriken, die Malzfabriken, die Dampfmühlen usw. waren auf dieselbe Art und Weise durch die Bauern Böhmens und Mährens entstanden.

In den Zusammenkünften der bäuerlichen Gemeinschaften, in den Versammlungen und im Landtag hört man ziemlich oft slawische Bauern Reden halten, die Zeugnis von ihrer gründlichen Bildung ablegen. Es gibt ein bäuerliches Wirtschaftsjournal, das 60 Landbewohner zu seinen Mitarbeitern zählt, von denen 15 Frauen sind. Es gibt in Böhmen eine große Zahl von bäuerlichen Kreditkassen, die über ein Kapital von 40 Millionen Francs verfügen, von denen mehrere wie Diskontbanken organisiert sind. Außerdem hat man in den Städten, in den Dörfern, sogar in den kleinsten Gemeinden ein Kreditsystem auf Gegenseitigkeit mit den Diskontbanken nach dem System Schulze-Delitzsch gegründet, das sich in wenigen Jahren bis zu der beträchtlichen Zahl von 177 in Böhmen und 74 in Mähren entwickelt hat und dessen größter Teil sich in den slawischen Gebieten befindet. Es gibt Sparkassen in den Marktflecken von 3 000 bis 5 000 Einwohnern, deren jährlicher Umsatz sich auf 1 Million Francs beziffert. Nach einem offiziellen Dokument hat sich der Umsatz von 142 Sparkassen der slawischen Gebiete Böhmens im Jahr 1866 auf 73 216 666 Francs belaufen.

Der Fortschritt in den politischen Geschäften und in der nationalen Erziehung hält mit jenem in der Sozialökonomie Schritt. Es gibt vielleicht keine Nation in der Welt, in der Geist und politische Überzeugung so weit alle Klassen der Bevölkerung durchdrungen haben, selbst die tiefsten, und in der sie mehr Eintracht schufen. Die überall einmütigen Wahlen der Opposition, die Resolu-

tionen der Stadträte und die Versammlungen der Bürger, Bauern und Arbeiter, die sich überall feierlich für die Erklärung der slawischen Abgeordneten vom 22. September 1868 aussprachen, sind dafür ein unwiderrufliches Zeugnis.

Die politische Auffassung der böhmischen Nation ist daher zweifellos wichtig; nicht nur in bezug auf ihre Zahl und ihre Intelligenz, sondern auch wegen ihres nationalen Charakters und ihrer Lage ist es den Böhmen gelungen, ihre Sprache und ihre nationale Eigenart zu bewahren, ebenso wie die historische Individualität ihres alten Staates, während eine Menge anderer slawischer Stämme im Norden und Süden von ihnen völlig germanisiert worden ist. Denn früher war alles Land östlich der Elbe slawisch, die Preußen, die sich heute an der Spitze der germanischen Rasse befinden, sind germanisierte Slawen und die Germanisierung macht noch gerade jetzt große Fortschritte unter der sorglosen polnischen Rasse in Schlesien und im preußischen Posen.

Als Folge jener Germanisierung, der das böhmische Volk allein hat widerstehen können, bilden die Länder der böhmischen Krone eine Insel in der slawischen Welt, die sich in das deutsche Meer in Richtung auf die Demarkationslinie zwischen Nord- und Süddeutschland vorschiebt.

Die böhmische Nation kennt infolgedessen keine ernstere Gefahr als die Vereinigung jener beiden deutschen Hälften, da jene, wenn sie sich vereinigen, mehr denn je die Notwendigkeit empfinden, Böhmen zu annektieren und damit die Angrenzung und Abrundung des großen Deutschlands zu vervollständigen. Soweit Böhmen unabhängig bliebe, wird es Norddeutschland von Süddeutschland auf einer beträchtlich langen Linie trennen. Die westliche Ecke Böhmens liegt 60 geogr. Meilen näher bei Frankreich als Preußisch-Schlesien von ihr entfernt ist und 100 Meilen näher als die Grenze des preußischen Territoriums in der Nähe von Tilsit. Das böhmische Territorium beim Paß von Taus ist weniger weit entfernt von der französischen Grenze als Saarbrücken von Paris. Eine französische Armee könnte also nach Böhmen geworfen werden, bevor eine preußische Armee, die Berlin verläßt, in Frankfurt am Main ankäme.

Wenn dieses Land, aus dem Österreich den intelligentesten Teil seiner Truppen holt, durch die Einverleibung nach Zisleithanien zu einer Beute der Germanisierung werden sollte, durch den unwiderstehlichen Fortschritt der Dinge eine *Dépendance* des preußischen Großdeutschland werden sollte, so würde dies eine wirkliche und ernste Gefahr für seine Nachbarn bedeuten.

Infolge des Erwerbs der böhmischen Krone würde das preußische Deutschland ganz Zentraleuropa zwischen der Ostsee und der Adria mit einem zusammenhängenden Territorium von 17 000 geogr. Quadratmeilen und einer Bevölkerung von 60 Millionen Deutschen und Slawen, die seiner Beherrschung unterliegen, in Besitz nehmen.

Wer könnte dann noch daran zweifeln, daß Deutschland seinen alten Eroberungsgeist wiederfände und alle seine unmäßigen Ansprüche des alten römischen Reiches deutscher Nation. Es würde aus allen seinen Nachbarn Vasallen machen, und sein Beherrscher würde von neuem „allezeit Mehrer des Rei-

ches“. Wir haben schon gezeigt, daß wir sehr daran interessiert sind, die Bildung eines solchen Staates zu verhindern, und wir nehmen an, daß wir in dieser Angelegenheit das gleiche Interesse haben wie Frankreich und daß Böhmen, ohne seine Bedeutung übertreiben zu wollen, der Schlüssel zu einer Position ist, die Preußen gern hätte, aber Frankreich zweifellos ihm nicht so leicht überlassen wird. Es ist wahr, daß die böhmische Nation keine große Nation ist, aber eine solch energische und zähe, ja eine Nation, die über alle Mittel einer fortgeschrittenen Zivilisation und Produktion verfügt, eine Nation, die imstande ist, eine Armee von 100 000—200 000 Menschen in kürzester Frist durch seine eigene Industrie auszurüsten. Sie könnte ohne Zweifel — gemäß den Umständen — eine ziemlich wichtige Diversion ausführen, vor allem, wenn sie sich zum Äußersten gezwungen sähe und einen verzweifelten Kampf um ihre Existenz führen müßte.

Was außerdem noch zur politischen Bedeutung der Länder der böhmischen Krone beiträgt, ist der Reichtum, die Verschiedenheit und der Wert der industriellen und landwirtschaftlichen Produktion. Dank seiner fortschrittlichen Zivilisation, seiner Intelligenz, seines Fleißes bei der Arbeit und seiner Genügsamkeit zahlt die Bevölkerung jener Länder eine Steuer, die nicht nur die höchste in ganz Österreich ist, sondern die jene der reichsten Länder Europas erreicht. Die relative Bevölkerung jener Länder kommt der Belgiens gleich. Die anderen Länder Österreichs bleiben in jeder Hinsicht weit zurück, die deutschen Länder mit ihrer deutschen Zivilisation nicht weniger als die ungarischen, polnischen und kroatischen. Es gibt eigentlich nur Niederösterreich, das davon eine Ausnahme bildet, aber hier sind es die Reichtümer und die Produktion der Hauptstadt, die durch die Lebenskraft des ganzen Reiches erstarkt ist, die die Ziffern erhöhen.

Wir fügen einige Angaben der offiziellen Statistik bei, um die Bedeutung hervorzuheben, die die Krone St. Wenzels (Böhmen, Mähren, Schlesien) für das österreichische Kaiserreich hat im Vergleich zu den Ländern der St. Stephanskronen (Ungarn, Transsylvanien, Kroatien, Slawonien und die Militärgrenzen).

[Die Ausführungen werden im einzelnen durch die Zahlen der Statistik belegt (Bevölkerung, Produktion, Steueranteil der böhm. Länder, Militärverhältnisse). Sie werden hier nicht aufgeführt.]

Was außerdem zur Bedeutung der böhmischen Nationalität für die österreichische Armee beiträgt, ist die Tatsache, daß man vornehmlich Böhmen als die bestgebildeten für die Unteroffiziersposten auswählt und daß man aus ihnen zum Großteil die Genietruppen und die Artillerie rekrutiert.

Jene wenigen Zahlen, die wir nach der offiziellen Statistik angegeben haben, zeugen für die Bedeutung, welche die böhmische Krone für Österreich besitzt, das aufhören würde, eine Großmacht zu sein, wenn es von Böhmen getrennt wäre.

Wenn man Böhmen und Ungarn vergleicht, sieht man, daß dieses ein großes und weniger bevölkertes Land besitzt und daß Böhmen ihm unendlich überlegen ist in seiner landwirtschaftlichen und mineralischen Produktion und daß das Steueraufkommen ungefähr das gleiche ist.

Die Rechte, die das Kaiserhaus über Böhmen ausübt, gründen sich auf die gleichen Titel, die es über Ungarn hat, d. h. die Anerkennung der freien Wahl und liberalen Verfassung. Es gibt folglich keinen wirklichen Grund, um Böhmen das zu verweigern, was man Ungarn so großzügig gewährt hat, d. h. die Anerkennung seines historischen Rechts und seiner Autonomie. Wenn also die augenblickliche Regierung Österreichs zäh daran festhält, die legitimen Forderungen Böhmens zurückzuweisen, so geschieht es deshalb, weil diese sogenannte österreichische Regierung nicht eine wirkliche österreichische Politik verfolgt, sondern eine ausschließlich deutschnationale, die um jeden Preis die böhmischen Länder der Germanisierung ausliefern will. Auf jene Weise arbeitet die augenblickliche österreichische Regierung nicht für den Kaiser Österreichs, auch nicht für sein österreichisches Volk, sondern ausgesprochen für den König von Preußen. (Sei es mit Überlegung, oder ohne daß die Regierung weiß, was sie tut.)

Die Dynastie selbst schlägt leider zu alledem den falschen Weg ein, was zu ihrem Untergang führen kann. Dieses System des österreichischen Dualismus, der die Slawen den Deutschen und Madjaren ausliefert, reizt die Slawen zum Aufstand gegen diese Dynastie, und ein Krieg könnte sehr wohl jene nationalen Ressentiments zum Ausbrechen bringen und die Auflösung des Reiches zur Folge haben, dessen natürliche Erben das deutsche Preußen und das slawische Rußland wären.

Wenn Frankreich das österreichische Reich unterstützen will, darf es sich also nicht mit den Dualisten verbinden, den Madjaren, die notwendig die Auflösung des Reiches herbeiführen würden, und wenn es nicht eine Vergrößerung Preußens anstrebt, dann darf es weiterhin nicht die ausschließliche Herrschaft der deutschen Partei (Verfassungspartei) in Böhmen wünschen.

Man muß hierzu bemerken, daß Böhmen, einmal germanisiert, sicher die Beute des preußischen Deutschland würde, aber daß Böhmen, wenn es slawisch würde, niemals die Beute Rußlands wäre, da es zu eifersüchtig über seine historische Individualität und nationale Unabhängigkeit wacht.

Der politische Pangermanismus muß gefürchtet werden, aber der politische Panslawismus ist nicht zu fürchten, und wenn er es wäre, dann nicht für Frankreich.

Frankreich könnte also seine Sympathien den Anstrengungen der Slawen in Österreich schenken, die bis zu diesem Tage nicht die Idee aufgegeben haben, ihre historische und nationale Individualität in einem föderativen Österreich zu bewahren, welches allen seinen Völkern, den Slawen wie den Österreichern und Madjaren, die nationale Autonomie und die wirkliche politische Freiheit gäbe, die jede nationale Vormachtstellung ausschließt, und deren große und feierlich erklärte Aufgabe es wäre, all die kleinen Nationen, die zwischen dem russischen und dem deutschen Koloß leben, durch die Bande der Eintracht und Freiheit und gegenseitige Verteidigung gegen gefährliche Nachbarn zu vereinigen.

Dieses ist das politische Programm der böhmischen Föderalisten.

Es ist gerecht gegenüber den Nationen Österreichs, es ist es auch gegenüber

den Deutschen, denen es eine vollkommene Gleichheit der nationalen Rechte und eine Autonomie in der Gruppe der deutschen Länder des österreichischen Kreises des alten Reiches gäbe. Es ist gerecht gegenüber den Ungarn, da es in keiner Weise das historische Recht ihrer Krone antastet und sein Territorium unberührt läßt.

Dieses Programm schließt die drohende Einmischung Preußens und Rußlands in die österreichischen Angelegenheiten aus und garantiert die Existenz des österreichischen Reiches als Staat, der zwischen Rußland und Preußen steht, wenn nötig zur Erhaltung des europäischen Gleichgewichts. Es ist folglich außerordentlich politisch und vernünftig, denn es dient den Interessen der Gerechtigkeit, der Freiheit, der Humanität und des Fortschritts. Es ist besonders österreichisch, und es steht im Einklang mit den Interessen Frankreichs. Dieses sollte wünschen, daß jenes föderalistische Programm durch das Haus Österreich angenommen würde, und es ist interessant daran, daß die Slawen Österreichs mehr Einfluß auf die österreichische Regierung gewinnen. Frankreich ist besonders daran interessiert, daß die deutschnationale Partei nicht die beherrschende Partei in den Ländern der böhmischen Krone wird.